

BARTOLOME BENNASSAR

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Mademoiselle Marcelle VIALA
Président de l'Académie.

Remerciements et discours
de Monsieur Bartolomé BENNASSAR

Vendredi 1^{er} octobre 1999

Réception de M. BENNASSAR

Mlle Viala accueille notre confrère en sa nouvelle qualité de membre non résidant de notre Compagnie.

Monsieur,

Il nous est agréable, après la dispersion estivale, de reprendre nos activités avec, au programme, la réception d'un nouveau confrère, ce qui est toujours source d'enrichissement. Certes vous étiez, Monsieur, correspondant depuis 1992 mais nous sommes heureux aujourd'hui de vous accueillir comme membre non résidant au fauteuil laissé vacant par le décès de Monsieur Henri Aubanel. Membre non résidant ? Bien sûr, il ne pouvait en être autrement : vous habitez une contrée lointaine vers Toulouse. De solides liens cependant vous rattachent à notre région. Vous êtes né à Nîmes en 1929 et restez fidèle à notre ville puisque vous y séjournez de temps à autre dans votre demeure rue du Grand-Couvent. Adolescent, vous passiez vos vacances à Lasalle, prenant grand plaisir, m'a-t-on dit, à pêcher la truite dans les eaux claires de la Salindrenque. Peut-être est-ce là où vous avez appris la technique du parfait pêcheur, même du pêcheur professionnel que vous décrivez si minutieusement dans votre roman « *Le coup de midi* ». Vous vous présentez d'ailleurs dans ce même roman comme un familier des alentours du Pont de Montvert, Mas Camargue, Aubaret ou Bellecoste. De plus vous possédez à l'Espérou une résidence secondaire « Au Bois Dormant » dont le nom ouvre la porte au rêve et à la poésie. Oui, pour une bonne part, vous êtes bien de chez nous.

Enseignement et écriture que vous déclarez pratiquer avec la même passion et la même joie, ont occupé toute votre existence. Agrégé d'histoire à 23 ans, membre pendant un an de l'école des Hautes Etudes hispaniques (Casa Velasquez) à Madrid, docteur ès-lettres en 1957, vous avez

exercé essentiellement votre profession à Toulouse, dans l'enseignement supérieur : assistant d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté, puis titulaire de la chaire d'histoire économique, moderne et contemporaine à l'Université du Mirail dont vous fûtes président en 1978-80. Vous en êtes depuis quelques années professeur émérite. Mais votre activité a dépassé ce cadre. Vous avez également donné des cours ou conférences dans la plupart des Universités de France, d'Europe, aux Etats-Unis, dans les pays hispano-américains, au Maroc, en Tunisie et participé à bien des colloques internationaux. Diverses distinctions honorifiques vous y ont été décernées pour vos travaux. Vos publications sont nombreuses, nous en évoquerons quelques-unes : des romans dont l'étude psychologique et l'intrigue tiennent le lecteur en haleine (votre livre « *Le Baptême du Mort* » dont on a tiré un film en 1970 s'apparente quelque peu à un roman policier), une histoire de la Tauromachie que vous avez eu l'amabilité de donner à notre Académie, surtout des œuvres historiques concernant l'Espagne (Faut-il rappeler que votre père était espagnol ?) ; celles-ci, écrites parfois en collaboration avec votre épouse font autorité et ont été traduites en plusieurs langues, dont le japonais pour « *L'Homme espagnol* » en 1972. Pour votre première œuvre d'histoire — ce fut votre thèse : « Valladolid et ses campagnes au siècle d'or », vous vous êtes donc intéressé à ce siècle d'or sur lequel vous êtes revenu quelques années plus tard (« *Un siècle d'or espagnol* »). L'idée des « *Chrétiens d'Allah* », le livre, dites-vous, que vous avez eu le plus de plaisir à écrire, vous a été fournie par le hasard avec la rencontre inopinée de documents à exploiter. Au moment où l'on commémorait la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, vous avez apporté votre contribution aux études d'autres historiens avec votre « *1492, un monde nouveau* ». Il vous est arrivé d'aborder, avec une certaine hardiesse, des sujets délicats « *L'Inquisition espagnole* » ou

« *Franco* », délicats parce qu'ils s'accompagnent d'ordinaire de jugements simplistes et partiaux. Récemment, en 98, vous avez publié « *Le voyage espagnol* » et participé à l'ouvrage collectif « *Histoire de la Méditerranée* ».

Elu l'année dernière mainteneur à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse vous avez fait, dans votre discours de réception des confidences qui éclairent votre passion de l'histoire et votre personnalité d'historien. « *Totalement dépourvu des talents qui permettent à tant d'hommes et de femmes de changer le monde, dites-vous, et parce que je n'avais pas le choix, j'ai dû en prendre mon parti. Sans doute très tôt ai-je confusément compris que je devais me résigner à n'être qu'un observateur du temps car dès mon enfance j'avais été agressé par l'histoire. Et, depuis, elle ne m'a jamais laissé en repos* ». Agression, entre autres exemples, quand vous avez été mis très jeune, en 36, en contact avec des réfugiés espagnols accueillis par votre famille à Nîmes puis avec des Belges ou des Français du Nord en exode eux aussi ; agression encore lorsque, vers votre onzième année, vous avez appris la signature de l'Armistice alors que des affiches placardées ça et là avaient annoncé : « *Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts.* » Dérouté, vous vouliez comprendre et ce désir révélait déjà votre intérêt pour l'histoire. Plus tard la lecture de Jules Verne confortait en vous ce sentiment et les cours en 4^e à Béziers d'un professeur passionné d'histoire, par ailleurs rugbyman confirmé, dont le prestige était encore accru à vos yeux de potache par la belle brune venant l'attendre à la sortie du lycée, suscitèrent en vous la ferme volonté d'enseigner un jour l'histoire. C'est bien la voie que vous avez choisie. Au fil des années, des faits, des événements vous firent pressentir les difficultés et les pièges qui attendent l'historien. Déjà votre famille, un « *royaume divisé contre lui-même* », selon votre formule, dont les membres

professaient des opinions fortement contrastées, allant du communiste engagé au partisan du colonel de la Rocque, vous montrait combien la vérité peut être subjective, complexe et donc difficile à cerner. L'affaire Kravtchenko, déclenchée par la parution en 44 du livre « *J'ai choisi la liberté* », avec ses procès étalés sur plusieurs années et les révélations bouleversantes qui s'ensuivirent a été la preuve, à vos yeux, d'une part qu'il faut être prudent quand il s'agit d'histoire immédiate, d'autre part que la recherche de tous les documents possibles et leur confrontation faite sans parti-pris, sans a priori sont absolument indispensables pour qui veut faire œuvre d'historien. Votre maître fut Fernand Braudel que sa thèse « *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* » publiée en 1949 vous révéla. Libre de toute école, « *il met en réseau, expliquez-vous, plusieurs temps vécus simultanément par les acteurs de l'histoire, les hommes et les femmes bien sûr mais aussi le ciel, les vents et les marées, les forêts et les rivières, les pierres et le bois, l'eau et le feu* ». A sa suite, vous vous êtes engagé dans une nouvelle Histoire plus vraie et plus vivante.

De votre allocution — confiance qui allie le sérieux à l'humour, se dégagent votre probité intellectuelle de scientifique, votre modestie de chercheur et votre idéal. « *Si l'on ne peut rendre d'autre service à ses contemporains que de leur proposer un compte rendu explicite du temps passé, capable de donner du sens au monde et aux sociétés dans lesquels ils vivent, toute imposture est interdite. L'histoire et les historiens ne peuvent jouer qu'un rôle modeste dans le monde, celui d'entretenir les conditions de la liberté. Ce n'est pas méprisable* ».

Non, ce n'est pas méprisable ; c'est pourquoi nous sommes fiers de vous recevoir parmi nous.

Réponse et communication de M. Bennassar

Notre confrère remercie la présidente des propos qu'elle vient de prononcer à son égard, remercie l'ensemble de notre Compagnie et se félicite de devenir par cette nomination un citoyen nimois à part entière, n'ayant jamais oublié cette ville qui lui tient à cœur.

M. le professeur Bennassar va traiter un sujet sur l'histoire de l'Espagne :

***Réflexions a propos des mariages
de la cour d'Espagne au temps des Habsbourg :
du sacrifice des individus aux aberrations.***

Dans les cours européennes, à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle, on observait avec admiration et un soupçon d'envie la stratégie matrimoniale des rois catholiques, œuvre d'Isabelle de Castille et plus encore, semble-t-il, de Ferdinand d'Aragon dont ce n'est pas tout à fait un hasard si l'on a voulu voir en lui le modèle ou l'un des modèles du prince de Machiavel.

Les rois catholiques avaient eu cinq enfants qui, miracle en ce temps, atteignirent tous l'âge adulte, et leurs parents organisèrent pour eux des mariages dont l'ensemble constitue bien une stratégie géopolitique remarquable.

Le coup le plus réussi, si l'on ose dire, fut la double alliance conclue avec l'empereur Maximilien I^{er}, scellée par un double mariage : en 1496, celui du prince Jean de Castille, héritier des couronnes de Castille et d'Aragon, avec Marguerite d'Autriche ; en 1497, celui de Jeanne (qui deviendra "Jeanne la Folle") avec le fils aîné de Maximilien et de Marie de Bourgogne, l'archiduc Philippe le Beau. Les royaumes

d'Espagne devenaient ainsi partenaires de l'Empire (et Philippe était un candidat très plausible à l'élection impériale dès la disparition de son père) et, en même temps, du duché de Bourgogne dont le fleuron était les Pays-Bas, région qui était sans doute alors la plus développée de l'Europe.

Les autres alliances des infants des rois catholiques n'étaient pas moins concertées : Isabelle, l'aînée des filles, épousa en 1497 le roi de Portugal, Manuel le Fortuné, qui avait succédé à Jean II en 1495. Mais Isabelle mourut en 1498 et le fils qu'elle avait eu, Miguel, ne lui survécut que jusqu'à l'an 1500. Qu'à cela ne tienne ! Marie, troisième fille des rois catholiques, remplaça dès 1500 sa sœur dans le lit de Manuel. Cette persévérance est significative de l'importance qu'eut pour les rois d'Espagne de ce temps l'alliance portugaise et les mariages portugais restèrent à l'ordre du jour pendant tout le XVI^e siècle, le plus fameux étant celui, en 1526, de Charles, déjà empereur, avec Isabelle de Portugal, sa cousine germaine, puisque fille du couple déjà évoqué, formé par Manuel de Portugal et Marie de Castille.

La dernière fille des rois catholiques, Catherine, avait été mariée au prince de Galles, Arthur Tudor, puis, après le décès prématuré de celui-ci, elle épousa pour son malheur le frère d'Arthur, Henry, futur Henry VIII.

Ainsi, les rois catholiques avaient démontré une vision ample de la politique internationale que les Habsbourg, dès le temps de Charles-Quint, prirent pour modèle. Mais Charles savait parfaitement qu'il avait fallu l'accumulation quasi invraisemblable de morts prématurés pour que se constitue cet empire élargi aux dimensions du monde. Rappelons cette cascade de décès: l'héritier des deux couronnes, Jean, meurt en 1497, un an après son mariage.

Sa sœur Isabelle devient donc l'héritière de la couronne de Castille puisque la loi salique n'existait pas dans ce royaume mais elle ne peut prétendre à la couronne d'Aragon, état où la loi salique prévaut. Mais Isabelle meurt en 1498 : il est vrai qu'elle a eu le temps de mettre au monde un fils, Miguel, qui, pendant une année environ, se trouve promis simultanément aux couronnes de Castille, d'Aragon et de Portugal. Cette hypothèse est ruinée en 1500 même par la mort précoce de Miguel. Voici donc le troisième enfant des rois catholiques, Jeanne, destinée au trône de Castille. Mais, loi salique dispose, le trône d'Aragon devrait lui échapper. De plus, l'époux de Jeanne, l'archiduc Philippe-le-Beau, est l'héritier des domaines des Habsbourg. Environ 1504, année de la mort de la reine Isabelle, on ne pouvait nullement prévoir la constitution de l'empire de Charles-Quint.

Or, en 1506, Philippe le Beau meurt brutalement. Jeanne, femme d'une culture remarquable, déjà ébranlée par les infidélités de son mari dont elle était passionnément éprise, sombre lentement dans la folie, ce qui permettra un peu plus tard, par une sorte de coup d'état de chancellerie, de proclamer Charles roi, tout en maintenant la fiction de la souveraineté de Jeanne. Enfin, Ferdinand d'Aragon, veuf d'Isabelle, et qui s'entendait fort mal avec son gendre Philippe Le Beau, s'était remarié avec Germaine de Foix et avait eu un fils, Jean, qui aurait hérité de l'Aragon et de ses dépendances (Sardaigne, Sicile, etc...). Or, Jean d'Aragon meurt tout enfant en 1509.

Cet éphéméride funèbre peut paraître anecdotique. Ce serait une grave erreur de s'en tenir là.

Charles-Quint en effet est parfaitement conscient de l'enchaînement improbable des circonstances qui l'ont doté

de cet empire incroyable. Il en tire la leçon : il faut prendre toutes les mesures nécessaires pour que le problème de la succession soit réglé de manière satisfaisante. Et, compte tenu de la fragilité des jeunes enfants, de la forte mortalité des enfants royaux, il faut donc que les reines fassent beaucoup d'enfants. Il faut aussi que les rois adoptent une hygiène de vie qui prolonge leur existence.

Charles-Quint s'était exprimé de manière très explicite à cet égard. C'est ainsi qu'en février 1548, dans le testament politique qu'il rédige pour son fils, le prince Philippe (le futur Philippe II, veuf depuis 1545 (veuf à 18 ans !), il déclare : « Le mieux, cependant, est toujours de s'attacher les royaumes par les liens de ses propres enfants. C'est pour cette raison que vous devez avoir une nombreuse postérité et conclure une nouvelle alliance. »

Quelques années plus tôt, dans les Instructions, dites de Palamos, parce que rédigées dans ce port catalan, dans l'attente de vents favorables, pour mettre à la voile en direction de Gênes, Charles, qui confiait la régence à son fils alors âgé de seize ans, alors qu'il se disposait à épouser Marie-Manuelle de Portugal, écrivait ceci : « Mon fils, vous vous marierez bientôt... Pour le temps qui suivra, je dois vous donner instructions puisque vous êtes d'un âge encore tendre, et que je n'ai point d'autre fils ni n'en aurai d'autre et que par conséquent il importe beaucoup que vous vous surveilliez et que vous ne vous donniez pas tout de suite sans mesure. Tout en ruinant la santé, l'incontinence a pour suite bien souvent une faiblesse capable de nuire aux descendants, mettant la vie en péril, comme il est arrivé à votre oncle don Juan de Castille dont la mort m'a mis en possession de ces royaumes. Songez combien il serait malheureux que vos sœurs et leurs époux héritent de

vous ! Ainsi, je vous prie et je vous implore de vous éloigner, peu après la consommation du mariage, de votre épouse, sous un prétexte quelconque. » Il était en effet de notoriété publique ou presque que le jeune don Juan de Castille était, en quelque sorte, mort d'amour, tant il avait manifesté d'assiduité auprès de sa jeune épouse Marguerite d'Autriche. La politique matrimoniale et familiale des Habsbourg d'Espagne a désormais pour but d'éviter le renouvellement des circonstances qui avaient permis la formation de l'empire et qui, cette fois, pourraient le détruire. Cette politique est dominée par l'obsession de la succession. On peut en prendre conscience en lisant, par exemple, la correspondance entre Philippe IV et la comtesse de Paredes, entrée en religion, après son veuvage, sous le nom de sœur Louise. Le roi ne cesse d'implorer « Succession ! » Il explique même, en 1650, pourquoi sa deuxième épouse, Marie-Anne d'Autriche, ne peut, pour l'instant, lui donner le fils espéré : « Je ne doute pas que vous souhaitiez me voir avec un fils. Mais pour l'heure ma nièce (qui est aussi son épouse) n'est pas femme. De sorte qu'il n'est pas facile qu'elle soit enceinte. »

Cette obsession de la succession produit des effets évidents : le roi doit se marier jeune et chercher à avoir le plus grand nombre possible d'enfants. Des fils pour qu'ils puissent régner sur tous les royaumes de la monarchie, mais aussi des filles afin d'occuper le marché matrimonial et de conclure le plus grand nombre possible d'alliances dynastiques. Il est donc souhaitable que le roi ne reste pas veuf, encore que Charles-Quint ait donné sur ce plan le mauvais exemple.

La mission des reines devient donc la procréation permanente. Sans doute la reine est-elle considérée comme

une personne humaine. On verra qu'elle exerce souvent dans le système Habsbourg des fonctions de premier plan mais elle prend des précautions de santé. A peine nubiles, les jeunes princesses ou les jeunes reines sont mises dans le lit de leurs époux, alors qu'elles sont physiquement immatures. Première épouse de Philippe II, Marie-Manuelle de Portugal, meurt à dix-huit ans des suites de l'accouchement de Don Carlos. La troisième épouse de ce même Philippe II, Elisabeth de Valois, fille d'Henri II, avait, au mariage, à peine quinze ans : dès que la dame d'honneur de la reine annonça au roi les premiers signes de nubilité, Philippe vint s'unir charnellement à la reine. Marguerite et Marie-Anne d'Autriche n'avaient même pas quinze ans lorsqu'elles partagèrent la couche du roi leur époux. C'est le 7 mars 1650 que Philippe IV avait écrit à la comtesse de Paredes que sa jeune épouse « n'était pas femme ». Or, le premier enfant de cette reine est né le 12 juillet 1651 : il faut en déduire que les premières étreintes royales ont suivi de fort près les premières règles.

Il serait inutile de nous voiler la face : « l'attention avec laquelle les rois épient les premières règles de leurs jeunes épouses (par clames d'honneur interposées) se double de l'intérêt qu'ils portent à celles des infantes car on croit comprendre, à la lecture de quelques textes, que les premiers flux menstruels accélèrent les négociations matrimoniales, parfois entamées dès le berceau. De Lisbonne, où il séjourne en 1581-82, Philippe II s'inquiète de la question à propos d'Isabelle-Claire-Eugénie, qui a alors quatorze ans. La correspondance de Philippe IV avec la comtesse de Paredes, alors en religion, signale les indices de puberté chez la princesse Marie-Thérèse, et un historien espagnol, Joaquin Ferez Villanueva, observait à bon droit

que la princesse entrait « sur le marché des mariages entre maisons royales », ce qui expliquait les portraits successifs de l'infante, peints par Velazquez de 1651 à 1653.

Le coût humain de ce harcèlement sexuel particulier, aggravé par des aberrations que l'on examinera un peu plus tard, peut être observé de très près : de 1490 à 1660, neuf reines ou infantes d'Espagne sont mortes à moins de trente-six ans, cinq d'entre elles à moins de trente ans. Marie-Manuelle de Portugal et Elisabeth de Valois, première et troisième épouses de Philippe II, sont mortes à dix-huit et vingt-trois ans respectivement : Elisabeth avait même failli disparaître à dix-huit ans, à la suite d'une fausse couche mal soignée et sa mort fut l'effet de soins mal adaptés durant une grossesse. Marie-Anne d'Autriche, qui survécut à son époux jusqu'en 1696 avait été à l'article de la mort, durant son premier accouchement, en 1651 : elle demeura quatre heures privée de sentiment. « J'ai cru, écrit le roi, qu'elle expirait dans mes bras. »

La plupart des survivantes ont dû leur chance à un veuvage précoce : Jeanne, fille de Charles-Quint et d'Isabelle, veuve du prince héritier de Portugal, dont elle eut un fils posthume, dom Sébastien, qui fut régente de Castille, entra dans les ordres et fut la seule femme jésuite de l'histoire. Marie de Hongrie, veuve à vingt et un ans du roi Louis, qui ne se remaria pas et fut une gouvernante des Pays-Bas d'un talent exceptionnel. La survie fut aussi due à la stérilité (Isabelle-Claire-Eugénie) ou à la répudiation (Catherine d'Aragon). Les exceptions se comptent sur les doigts d'une main : Jeanne la Folle, qui mourut à soixante-seize ans, veuve très jeune à vingt-sept ans, mais après avoir mis au monde six enfants ; Marie, sœur de Philippe II, soixante-quinze ans d'existence et quinze enfants de son époux l'empereur

Maximilien II. Les deux femmes de Philippe IV. On ne peut inclure dans cette liste des exceptions l'impératrice Isabelle qui n'eut que cinq enfants en treize ans de mariage, en raison des fréquentes absences de son impérial époux (!) mais qui mourut elle aussi des suites de l'accouchement d'un enfant mort-né et deux de ses cinq enfants, Juan et Fernando, n'avaient vécu que quelques mois.

On avancera qu'il valait mieux être reine d'Espagne alors que d'Angleterre au temps d'Henry VIII ! Sans doute. Ou qu'il s'agissait d'une pratique courante dans les familles royales que ne contrariaient point les avis des théologiens, ni ceux des médecins, tandis que les mères des jeunes reines conseillaient la patience à leurs filles. Quant aux historiens, ils ont jeté le plus souvent un voile pudique sur les drames des personnes. A y regarder de plus près cependant, les comportements matrimoniaux des Habsbourg d'Espagne sont plus générateurs d'effets pervers que ceux de la plupart des autres familles royales parce que l'obsession de la succession s'accompagne de considérations dynastiques pour produire de véritables aberrations. Mais voyons d'abord les effets de ce système.

On constate en effet que les malheureuses princesses ne parvenaient pas toujours à s'acquitter de leur mission première car beaucoup de leurs enfants mouraient en bas âge : de 1527, année de naissance du futur Philippe II, à 1661, lorsque Marie-Anne d'Autriche accoucha du futur Charles II, les reines ou futures reines d'Espagne ont eu trente-quatre enfants. La moitié exactement, dix-sept, ont quitté ce monde avant d'avoir accompli leur dixième année, et dix sont morts avant d'avoir atteint l'âge d'un an, soit 29 %. On évoquera les taux élevés de mortalité infantile de ce temps. Détrompons-nous ! En dépit des médecins, des soins

apportés aux jeunes femmes, la mortalité infantile de la famille royale était supérieure à la normale. Grâce aux registres paroissiaux bien conservés, on a calculé la mortalité infantile du village de Mocejon (Tolède), de celui de Chiloeches (Guadalajara), enfin de la ville de Caceres, pendant la même période, toutes catégories comprises, pauvres inclus. Or, elle oscille entre 19 et 22 %, taux bien inférieurs au 29 % de la famille royale. Les contemporains ne manquaient pas de remarquer que les bâtards des rois d'Espagne, nombreux aux XVI^e et XVII^e siècles, faisaient preuve d'une vitalité bien supérieure, tels don Juan d'Autriche ou don Juan José d'Autriche, fils respectifs de Charles-Quint et de Philippe IV, pour ne citer que les plus célèbres.

Pourquoi cette fragilité qui apparaîtrait plus évidente encore si on faisait le compte des grossesses interrompues ? Très probablement en raison de l'effarante consanguinité de la dynastie. Les deux impératifs de la politique des Habsbourg d'Espagne, les alliances avec le Portugal et avec les Habsbourg de Vienne, ont en effet multiplié les unions entre cousins germains, entre oncle et nièce, renouvelés d'une génération l'autre, de sorte qu'il s'agit d'une dynastie quasi incestueuse. J'ai appelé cela naguère un « carrousel consanguin » et il s'agit bien d'une aberration.

Voyons cela d'un peu près. On se souvient de ce que Charles-Quint et Isabelle de Portugal étaient cousins germains.

Or, en 1543, leur fils Philippe, âgé de seize ans, épouse Marie Manuelle de Portugal, qui est la fille de Jean II de Portugal, lui-même frère d'Isabelle, et de Catherine d'Espagne, sœur de Charles-Quint. Ainsi, Philippe et Marie-Manuelle sont cousins germains par les deux côtés. Le résultat fut don Carlos, prince physiquement et moralement

taré, qui, de surcroît, coûta la vie à sa mère.

Poursuivons : après deux autres mariages, le premier stérile avec Mary Tudor, le deuxième avec Elisabeth de Valois, morte à vingt-trois ans, mère de deux filles, Philippe II se marie pour la quatrième fois. Avec qui ? Avec sa nièce, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, lui-même neveu de Charles-Quint, et de la propre sœur de Philippe, Marie de Castille. Cette fois encore, la proche parenté concerne les deux côtés. Or, quatre des cinq enfants de Philippe et d'Anne moururent avant l'âge de dix ans.

Un autre enfant de Maximilien II et de Marie de Castille, l'archiduc Albert, épousa la fille de Philippe II et d'Elisabeth de Valois, Isabelle-Claire-Eugénie. Encore des cousins germains. Le mariage fut stérile. Le seul survivant du couple Philippe II - Anne d'Autriche, le roi Philippe III, fit exception : il n'épousa qu'une cousine au deuxième degré, Marguerite d'Autriche !

Mais Philippe IV revint aux errements passés. Après la mort de sa première épouse, Elisabeth de Bourbon, qui, soit dit en passant, fut la mère de Marie-Thérèse, future reine de France et cousine germaine de Louis XIV (!), Philippe IV s'unit à sa nièce, Marie-Anne d'Autriche, fille de Ferdinand III et de Marie de Castille, sœur de Philippe. Fruit ultime de cette union, le triste Charles II.

On comprend sans effort les objectifs politiques de ces mariages. C'est ainsi par exemple que Philippe II put faire valoir ses droits à la succession de Portugal en 1580, devenir effectivement roi de Portugal, réalisant ainsi l'unité ibérique, rompue cependant en 1640 au profit de la dynastie de Bragance.

Le mariage de Philippe II avec Elisabeth de Valois, en marge clés alliances consanguines, permit aussi à Philippe

de revendiquer, vainement, le trône de France pour sa fille Isabelle-Claire-Eugénie, petite-fille d'Henri II, lorsque les « lois fondamentales » du royaume de France paraissaient s'opposer à l'accession au trône d'un huguenot, Henri de Navarre. Mais une autre « loi fondamentale », la loi salique, faisait obstacle à la prétention espagnole.

Il faut être juste et ne pas pousser le tableau au noir. Il est incontestable que, dans l'Espagne des Habsbourg, les femmes exercèrent des responsabilités de premier plan. En l'absence de Charles-Quint, l'impératrice Isabelle assumait à cinq reprises le gouvernement des Espagnes et sa correspondance avec l'empereur prouve qu'elle n'était pas réduite à un rôle de représentation. Ses lettres fort minutieuses manifestent un souci du détail significatif d'une connaissance réelle des problèmes du pays. De 1554 à 1559, Jeanne, sœur de Charles-Quint et veuve du roi de Portugal, Jean-Manuel, exerça à son tour avec un succès incontestable la régence de Castille en la double absence de Charles-Quint, alors aux Pays-Bas, et de Philippe, roi-consort d'Angleterre. Plusieurs femmes de la dynastie eurent en charge le gouvernement des Pays-Bas : la tante de Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, deux fois veuve, de 1516 à 1529 : elle sut négocier, avec Louise de Savoie, mère de François I^{er}, la « paix des dames ». Puis Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, dont le talent politique fut exceptionnel, assumait ce gouvernement avec fermeté et souplesse, de 1530 à 1555. La fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite de Parme, fit preuve de moins de talent. En revanche, Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, sut, dans des circonstances difficiles, reconquérir l'adhésion des Pays-Bas du sud, avec le concours de son époux, l'archiduc Albert, lors d'un long mandat, de 1598 à 1635. Ces femmes, dont la culture était

remarquable, furent de véritables femmes de la Renaissance.

Mais on voit bien quel fut le résultat final de l'acharnement à maintenir par des mariages consanguins l'alliance essentielle avec les Habsbourg de Vienne. L'union de Philippe IV avec Marie-Anne d'Autriche, qui avait vingt-neuf ans de moins que son époux, ne put produire qu'un fils survivant, le malheureux Charles II, dont le pinceau de Juan Carréno de Miranda et plus encore celui de Claudio Coello ont fixé pour la postérité l'évidente dégénérescence : teint blafard, prognathisme, lippe de plus en plus accentuée, genoux cagneux, jambes arquées. Roi impuissant, incapable cette fois d'obtenir la descendance si convoitée malgré son double mariage, avec Marie-Louise d'Orléans d'abord, superbe jeune femme offerte à un éternel moribond (triste raison d'Etat !), avec Marie-Anne de Neubourg ensuite. De sorte que le long règne du lamentable Charles II, malade terrorisé, dit « l'ensorcelé » (el hechizado), jouet de l'entourage, ne fut que le vol insistant, quasi incantatoire, de tous les grands prédateurs européens (rois de France et d'Angleterre, grands bourgeois hollandais, et même Habsbourg de Vienne !) au-dessus du lit de souffrance d'un roi déjà cadavérique, dont la mort fut annoncée vingt fois. Au dénouement, sans prétendre un instant que ces combinaisons dynastiques soient l'un des moteurs décisifs de l'Histoire, le système conçu pour préserver un empire né de l'impitoyable dialectique de la vie et de la mort, qui avait fait bon marché de la vie des jeunes filles de sang royal et d'une simple morale humaine, produisait par l'effet de la logique de l'inceste légal, consacré par les dispenses romaines, le contraire de ce qu'il avait voulu éviter : la désagrégation de l'empire imprévisible de Charles-Quint.

La présidente remercie notre confrère et le félicite pour la qualité de sa communication.

Le secrétaire perpétuel reprend la parole et convie tous nos amis à se rendre au 1er étage afin de lever le verre de l'amitié.

La séance est levée à 18 h 30.